

Lucky Bob! : Pour en finir avec ma tante Marie-Blanche...

Robert Soulières

Volume 16, numéro 3, hiver 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/12439ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert Soulières "Lucky Bob! : Pour en finir avec ma tante Marie-Blanche..." *Lurelu* 163 (1994): 31-31.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

LUCKY BOB!

Pour en finir avec ma tante Marie-Blanche...

À la suite de ma première chronique, j'ai reçu un courrier abondant : pas moins de 12 608 lettres, dont 76 % finissaient par la question : « Pourquoi écrivez-vous ? » Je n'ai pas l'intention de me dérober à cette interrogation d'autant plus que Peter Gabriel et Johnny Winter me posaient la même colle l'autre jour, au Méridien.

Bon, on écrit pour plusieurs raisons. C'est toujours ça de pris. On écrit pour épater les autres, pour séduire, pour se faire aimer surtout des filles si on est un gars. J'ai commencé à écrire à dix-huit ans en espérant faire fureur, non pas dans les librairies, mais dans les discothèques. Et lorsque les filles (lorsqu'elles voulaient bien me parler) me demandaient si j'habitais chez mes parents, invariablement, je répondais : « Non, j'habite dans une bibliothèque. » Comme vous pouvez le deviner, avec la gueule que j'ai, il me fallait au moins trois rayons de bibliothèque avant d'impressionner n'importe quelle midinette... surtout à l'approche de minuit.

J'ai donc continué à écrire pour d'autres raisons : pour avoir des bourses, comme si la mienne ne suffisait pas (ici, je me défoule un peu, car je sais que c'est un public adulte qui me lit)... donc pour les bourses, pour les prix littéraires, pour devenir le meilleur écrivain de ma rue (c'est fait, Michel Tremblay vient de déménager), pour être traduit en chinois et en serbo-croate, pour être interviewé par *La Presse* (mais j'ai fait un X là-dessus), pour faire la première page du *Lundi*, d'*Écho-Vedettes*, pour faire la première partie d'une séance de signature d'Arlette Cousture afin de réchauffer la librairie, pour qu'on me montre du doigt dans les cocktails de C.I., de l'UNEQ, de l'AEQJ et pourquoi pas du P, du PL et de la CSN; on n'est pas à une lettre près quand on veut devenir un véritable homme de lettres.

On écrit aussi parce qu'on sait très bien que c'est la seule chose que l'on peut faire correctement... avec un correcteur. C'est aussi la seule chose que

l'on fait à peu près bien le dimanche après-midi, lorsqu'il pleut à verse et à torrent (tiens, je pourrais faire un livre avec ce titre-là). On écrit également pour d'autres raisons, pour payer le loyer, une partie de l'épicerie, les réparations de l'auto, pour donner des gifles à son orgueil, par vanité, pour renflouer son rêve de pianiste, car la machine à écrire ressemble étrangement au clavier d'un piano et on se surprend à se prendre pour Mozart. Mais on scribouille surtout, surtout, pour taquiner la célébrité. Voilà, le mot est lâché.

La célébrité, oui, on écrit pour devenir célèbre!

J'ai déjà connu la célébrité, moi, mōssieur! Tenez, pas plus tard que l'autre jour, je rentre au Colisé du Livre (qui est l'équivalent du Temple de la Renommée au hockey) pour voir si j'aurais plus de chances d'y trouver mes livres (parce que chez Champigny et Renaud-Bray on m'a affirmé, avec un clin d'œil de félicitations, qu'on les avait tous vendus!). Mon regard d'espion littéraire scrute alors les épinettes des milliers de livres qui se dressent devant moi. La forêt d'épinettes cache les miennes. Et soudain, que vois-je ? Oui, oui, oui, oh oui! un de mes livres, et pas n'importe lequel. D'accord, il est dans un sac de plastique avec quelques autres livres, mais il est là. Je prends le paquet avec frénésie. Il s'agit d'un de mes contes : *Ma tante Marie-Blanche*, qui côtoie deux petits cahiers à colorier et un autre conte français, plutôt obscur, d'un certain Mournier, j'aurais préféré Tournier, mais ça ne fait rien, je suis maintenant accepté par les Français! C'est l'ultime consécration! Ô joie! Je tourne le paquet comme pour voir la cerise sur le sundae, et que vois-je ? Oui, exactement! Une figurine de Lucky Luke. C'est magnifique! C'est l'apothéose! Il faut arroser ça, me dis-je en approchant de la caisse avec mon petit bonheur d'occasion sous le bras. C'est formidable, c'est mon jour de chance! Lucky Bob va! À peine quarante ans et tu es déjà célèbre! Et depuis ce jour-là, ça n'arrête tout simplement pas. La preuve : j'écris maintenant une chronique pour *Lurelu*, et c'est le grand Sernine en personne qui me téléphone trois fois par année pour me dire :

– Hé! Soulières, ta chronique, ça avance ?

